|  |
| --- |
| **Jean ÉTHIER-BLAIS**écrivain, critique littéraire, diplomateet professeur de littérature française et québécoise (1925-1995)(1965)“L’influence culturelleaméricaine.”4e Congrès des Affaires canadiennes, 1964**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Jean Éthier-Blais

“**L’influence culturelle américaine**.”

In Congrès des Affaires canadiennes, **La dualité canadienne à l’heure des États-Unis.** 4e Congrès des Affaires canadiennes, 1964, pp. 65-72. Québec : Les Presses de l’Université Laval, 1965, 132 pp.

Le directeur général des Presses de l’Université Laval, Monsieur Denis Dion, nous a accordé gracieusement, le 25 mai 2021, son autorisation pour la diffusion en libre accès à tous de ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriel : Denis Dion : Denis.Dion@pul.ulaval.ca

Directeur général des Presses de l’Université Laval.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 24 juin 2021 à Chicoutimi, Québec.



**Jean ÉTHIER-BLAIS**

écrivain, critique littéraire, diplomate
et professeur de littérature française et québécoise (1925-1995)

“L’influence culturelle américaine.”



In Congrès des Affaires canadiennes, **La dualité canadienne à l’heure des États-Unis.** 4e Congrès des Affaires canadiennes, 1964, pp. 65-72. Québec : Les Presses de l’Université Laval, 1965, 132 pp.

|  |
| --- |
| PUL_logo_et_texteNous voulons témoigner notre gratitude à l’éditeur, *Les Presses de l’Université Laval*, pour leur autorisation de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques de sciences sociales.Le 25 mai 2021, M. Denis Dion, directeur général des Presses de l’Université Laval, nous autorisait la diffusion en accès libre à tous de ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.Boite_aux_lettres_clair Courriel : Denis Dion : Denis.Dion@pul.ulaval.ca Les Presses de l’Université Laval : <https://www.pulaval.com/>Jean-Marie Tremblay, C.Q., sociologuefondateur, Les Classiques des sciences socialesChicoutimi, Québec,Mercredi, le 22 juin 2021. |

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[65]

**La dualité canadienne à l’heure des États-Unis.**

“L’INFLUENCE CULTURELLE
AMÉRICAINE.”

Jean ÉTHIER-BLAIS

Socrate, ce personnage énigmatique auquel il faut toujours revenir, a dit : « Le plus grand malheur est de vivre dans une illusion. » Ajoutons qu’il était Grec et qu’aucun attrait ne lui paraissait supérieur à celui du réel. Nous, Canadiens français, par contre, n’avons recherché, au cours de notre histoire, que l’illusion d’être. L’illusion historique, c’est le mythe, dans notre cas, du choix divin, de ce que l’on appelle (ne sourions pas) « le fait français », celui d’un devenir personnel au milieu de ces millions d’hommes, en Amérique, que nous nous plaisons, du haut de notre grandeur latine, à considérer comme des inférieurs. Dans tous les ordres, le retranchement affaiblit et, aujourd’hui, que voyons-nous en nous-mêmes, que sommes-nous devenus, sinon, dans une très large mesure, de pâles, de serviles imitateurs de ce que nous faisons profession de mépriser ? La force de la géographie, celle du nombre l’emportent. Que nous le voulions ou non, la civilisation américaine nous a entourés, pénétrés, elle nous dévore. Voilà un fait. Les nouvelles qui nous parviennent, la musique que nous entendons, les robes que portent nos femmes, les livres qui sont à la source de notre essor technologique, tout cela, et mille autres choses encore, nous viennent des États-Unis. L’influence américaine est partout. Loin de moi la pensée de faire le relevé de tout ce qui est devenu américain en nous. Cela me semble inutile et je ne crois pas, du reste, qu’il nous soit possible, dans l’immédiat, d’échapper à cette emprise du géant. Vous me direz que, dans sa cave, ce nouveau cyclope est borgne et que l’Ulysse canadien- français réussira à se faufiler, à contourner cette puissance, à l’étrangler. Peut-être bien et c’est précisément sur cela que, pendant quelques instants, je veux rêver.

Je pars du principe qu’une véritable influence ne peut s’exercer qu’entre esprits parents. Il faut un lien au départ qui unisse celui qui donne à celui qui reçoit, que ce lien soit reconnu, qu’il constitue entre les partenaires non point une frontière qui sépare mais un fleuve qui rassemble. Dans le cas contraire, au niveau de l’esprit, ce n’est plus d’une influence qu’il s’agit, mais d’un viol, d’une conquête. Ainsi l’Europe de l’Est appelle, inconsciemment peut-être, mais d’un appel qu’il est impossible de nier, l’influence de la nation spirituelle mère, [66] qui est la Russie. Le panslavisme russe a pris, et a gardé, certains traits propres à l’influence imposée de l’extérieur. Il n’en reste pas moins que la civilisation slave forme un tout organique qui, dans les profondeurs, n’a pas connu de solution de continuité. Par contre, ce n’est pas aller trop loin que de penser que la civilisation américaine n’appelle pas l’Europe, que, loin de l’appeler, elle lutte contre elle. La civilisation américaine est née précisément du rejet d’une certaine conception européenne de la vie, conception fondée sur le principe de l’unité intérieure de l’être humain. Cette unité trouvait sa source dans la reconnaissance de ce que Jacques Maritain a appelé la « primauté du spirituel ». L’histoire de la civilisation européenne est celle de la lutte des hommes contre cette primauté ; le matériel triomphe toujours, ou presque, mais il règne dans la mauvaise foi. Ce qu’il faut reconnaître, c’est qu’à l’horizon de l’Europe, et toujours, il y a cette hantise des formes spirituelles de la vie, ce besoin de transformer la matière en esprit. C’est cela que, à mon avis, malgré la quête constante de certains, l’Amérique a rejeté. Le drame du Canada français en Amérique, c’est que, l’histoire aidant, les yeux bandés, il s’est accroché à une conception européenne de la vie. Nous avons pensé pouvoir continuer à lutter pour le triomphe de l’esprit. Nous tournons aujourd’hui un œil sarcastique vers nos ancêtres missionnaires et colonisateurs, qui crurent que l’esprit se devait, parce qu’il était l’esprit, de triompher toujours. Et sans doute, en face du legs qui nous est échu, avons-nous raison. Ce qu’il faut comprendre, c’est qu’ils n’avaient apporté en Amérique qu’une vision fragmentaire de la civilisation européenne, qu’il y a un moment dans notre histoire, le jour où les compradores de la politique s’emparèrent du pouvoir, où cette conception fragmentaire elle-même fut travestie. Ce n’est pas l’esprit européen qui a trahi les Canadiens français, c’est, hélas ! beaucoup plus simplement, le Canada français qui a trahi l’esprit. Dans cette optique, les forces dirigeantes canadiennes-françaises, au milieu du dix-neuvième siècle, avaient déjà accepté les critères matérialistes de la civilisation américaine. C’est là que réside le manichéisme canadien-français : nous appartenons, pour toute une part de notre être historique, à l’Europe, nous ne pouvons concevoir l’élan spirituel que sous sa forme triomphante ; par ailleurs, notre histoire récente s’inscrit dans la course de l’Amérique. Voilà notre dilemme : nous aspirons à survivre par l’esprit tout en sacrifiant à la matière. Étudions l’influence américaine de plus près et peut-être ces contradictions se résoudront-elles.

D’abord, l’influence américaine se veut totale. Ce totalitarisme est ce que l’Amérique, sur le plan de la culture, a retenu de plus évident de la civilisation européenne ; il lui faut des critères universels. Ces critères universels, elle croira les avoir obtenus lorsque sa façon d’être se sera étendue à tout l’univers. C’est de ce besoin profond que ressent l’Amérique de se donner à elle-même l’illusion qu’elle est universelle, c’est dans cette contradiction entre ce qu’elle est objectivement et le but qu’elle se propose, que procède l’impérialisme culturel [67] américain. La force des armes, celle plus insidieuse d’un confort superficiel, l’hégémonie politique, la possession de vastes engins, tout cela amène le monde à s’incliner devant une façon nouvelle de concevoir l’homme. Mais c’est dans la mesure où la pénétration intellectuelle américaine est en fonction de ses signes extérieurs qu’elle ne saurait correspondre à autre chose qu’à une mode. Ainsi les Français, dès après Waterloo, s’habillèrent à la russe et se mirent à imiter les Anglais. Il n’en reste pas moins que, mode ou non, la civilisation américaine se dissémine à travers l’univers occidental et jusque dans l’Asie. Cependant, elle ne s’étend pas en ajoutant aux cultures, mais en les fragmentant. Nous sommes en présence d’un phénomène d’a-civilisation. La civilisation de la matière écrase (ou croit écraser) celle de l’esprit. Il faudrait ici nuancer. Tout n’est pas que matière dans la civilisation américaine, ni esprit dans l’européenne. C’est une question d’axe et d’orientation ; une longue tradition de recherche dans le domaine de l’esprit donne son relief à la civilisation européenne, dans le domaine de la technologie et de la matière à la civilisation américaine. Dans le monde actuel, les choses étant ce qu’elles sont, l’impression se crée facilement que la puissance technique l’emporte pour l’heure. C’est au milieu de ce conflit de forces que se situe le destin du Canada tout entier, aujourd’hui, et singulièrement celui du Canada français. Que se passe-t-il donc dans notre cas ?

La première constatation qui se présente à l’esprit, c’est que la civilisation américaine, dans sa quête de pénétration, nous ignore. Elle agit tout comme si nous, Canadiens, faisions déjà partie intégrante de ce qu’elle est. À cette poussée nous n’opposons que l’inertie. Ce qu’il faut reprocher au premier chef à l’influence américaine, ce n’est pas de chercher à s’étendre ; cela est un phénomène normal dans une puissance riche et dynamique. Il faut lui reprocher de s’étendre indistinctement, ou mieux encore, de placer l’objet de son influence dans une situation telle qu’il lui soit impossible de choisir ce qui lui convient. Car ce n’est pas sa technologie que souhaite exporter l’Amérique, ni ses lettres, mais la totalité de son être, ce que l’on a accoutumé d’appeler le mode de vie américain. La phrase de Voltaire est vraie, qu’il s’agit de répéter mille fois sans se lasser la même chose pour qu’elle passe dans les moeurs. C’est sur cette donnée que repose la technique d’influence de l’Amérique. Chaque film, chaque livre, chaque pièce de tissu, chacun à sa façon, répète insidieusement la même chose tout comme, chez Voltaire, le tract, le roman et le sourire se répondent. Ajoutez à cela le caractère massif de cette exportation culturelle et vous avez une force presque irrésistible. Des peuples de vieille civilisation (et je pense en tout premier lieu à la France et à l’Allemagne) s’y laissent prendre. Comment nous Canadiens français pouvons-nous déjouer une telle conspiration, d’autant plus habile qu’elle est souvent insaisissable ?

Notre tempérament, quoi qu’on en dise, ressortit encore à la civilisation française. Quoi qu’on en dise encore, nous avons un idéal (bien que j’hésite à utiliser ce vocable galvaudé) spirituel qui nous [68] est propre. À cet égard, je crois que ce à quoi nous assistons au Québec en ce moment, la mise en branle de tout un mécanisme spirituel et intellectuel axé sur l’avenir, est un phénomène de la plus haute importance dans l’histoire des nations américaines et, quoi qu’il advienne, aussi important sur le plan symbolique que l’expansion de l’Amérique. C’est ce que Raymond Abellio appelle un « baptême ». Notre retour à la surface, après une longue immersion, cela aussi est un phénomène français ; ce besoin que nous ressentons vivement de nous adapter au modernisme de notre cadre, tout en brisant ce cadre, cela aussi est un phénomène français. Par la langue même que nous parlons et quelle qu’elle soit dans l’absolu, nous nous séparons verticalement du continent où nous sommes. Et la mer est là qui appelle.

C’est un écrivain canadien, je crois, qui compare le Québec à une tête de loup, dont le fleuve serait la gueule ouverte, prête à dévorer l’Europe. Image vraie sur le plan psychologique et qui signifie que la civilisation américaine, ici, ne pourra jamais être que surajoutée. Les lois de la géographie sont curieuses et, parce que nous sommes voisins de l’Amérique, celle-ci croit qu’elle nous a digérés, tout comme les Allemands, se leurrant, croient constamment qu’ils ont soumis la France. Mais s’il y a osmose, il y a aussi immunisation. Car l’un des traits constants de la nation canadienne-française, c’est qu’elle a toujours cru qu’il ne pouvait y avoir progrès dans l’ordre de la civilisation sans progrès dans le domaine de ses propres idées. Ceci veut dire que, depuis l’abbé Casgrain jusqu’à l’abbé Groulx et nos penseurs politiques contemporains, nous sommes des doctrinaires qui, à partir d’un schème intellectuel, cherchons à reconstruire notre monde. Évidemment, il n’est rien sorti d’immense de ces cogitations ; mais ce qui importe, c’est la tendance de l’esprit, et rien n’est moins américain que cette tendance. Nous nous érigeons donc, par la nature qui est la nôtre, en principe de contradiction en Amérique et la lutte est permanente entre notre géant et nous. Elle fut toujours inconsciente, reconnaissons-le. Elle affleure aujourd’hui, dans la mesure où nous découvrons ce que nous sommes.

S’affirmer, c’est aussi se dresser contre. Il est évident, dans ce contexte, que ce n’est pas contre une civilisation asiatique que nous serons amenés à nous dresser, mais contre ce qui est à nos portes, contre ce qui, chaque jour, nous obligera, par sa présence immédiate, à prendre, et à défendre, des positions personnelles. Ainsi, il ressort de ce qui se passe au Québec aujourd’hui que, dans le domaine de l’éducation, nous serons forcés d’analyser de très près, dans un avenir rapproché, l’influence et la structuration américaines dans notre enseignement. Inconsciemment, pendant deux siècles, nous avons lutté pour maintenir dans l’enseignement certaines valeurs qui nous paraissaient essentielles à l’âme. Soudain, tout un univers technologique s’ouvre devant nous, qui, par le fait même que nous vivons en territoire américain, entraînera une prise de conscience nouvelle devant les méthodes. Le problème primordial qui se pose aux Canadiens français est le suivant : comment concilier la transformation à long [69] terme de notre conception du monde, qu’ordonneront les techniques américaines, avec le droit qui est le nôtre, en tant que nation, de continuer à ressortir à la culture humaniste française et gréco-latine ? Ce sont là de bien grands mots, mais qui, jusque dans les moindres gestes, représentent une réalité. Et le seul fait de pouvoir poser la question en ces termes souligne que le problème existe et que, dans le monde de la culture, il se pose avec gravité.

Je crois que ce qu’il faut tenter d’instaurer, au Canada français, c’est une conscience culturelle, au sens où l’on dit qu’il y a une conscience de classe. Si l’on étudie l’histoire des idées au Canada français, on se rend vite compte que cette conscience existe, à l’état embryonnaire. Mais peu d’entre nous osent se rattacher directement et ouvertement à elle. C’est que l’intelligentsia canadienne-française sent confusément que la conscience culturelle de notre nation ne trouve pas ses sources immédiates dans le monde moderne. S’affirmer culturellement, dans ce contexte, c’est préconiser un retour en arrière qui est proprement impossible, à l’idéal que nous a transmis le Moyen Age, non pas à celui qui, par le dix-neuvième siècle et la Révolution française, est né de la Renaissance. Pourquoi ne pas le dire ? Un intellectuel canadien-français se sent coupable, au vingtième siècle, de remonter jusque-là. Sa position a quelque chose d’incongru. Il se sent d’autant plus coupable que cette option rétrograde, quoique parfaitement légitime, ne correspond pas à ce qu’il y a de français en lui. C’est-à-dire qu’elle lui a été imposée de l’intérieur de la société patriarcale canadienne-française, par des forces qui n’avaient rien à voir avec l’humanisme et la civilisation française. Ce qui est français en nous, c’est le besoin de renouvellement et, sur le continent américain, étant donné les forces en jeu au Canada français, ce qu’il y a eu de plus progressiste sur le plan de l’intellect s’est toujours trouvé au Canada français. Je pense, par exemple, aux doctrinaires libéraux du dix-neuvième siècle qui ne pouvaient pas l’emporter, mais qui ont lutté avec une admirable passion pour le triomphe des idées modernes, à l’intérieur de la tradition humaniste française. Il est donc possible d’affirmer qu’il existe au Canada français une tradition intellectuelle humaniste avec laquelle il s’agit de renouer. Ceci dit, lorsque j’affirme qu’il faut créer une conscience i culturelle au Canada français, je veux dire qu’il faut ordonner notre pensée nationale de telle sorte qu’elle devienne, globalement, ce qu’il y a de plus progressiste en Amérique. Je constate que nous sommes faibles et par le nombre et par les ressources. Pour vivre et croître, il n’y a qu’une solution. C’est dans le domaine des idées que nous devons triompher. Mais non point, comme jusqu’à présent, dans le domaine des idées statiques. Il faut nous tourner vers l’avenir. Et se tourner vers l’avenir, c’est réfléchir et agir en fonction de ce que deviendra l’Amérique.

Dans sa Préface aux *Morceaux choisis* de Trotsky, Isaac Deutscher écrit que l’Europe du dix-neuvième siècle a suscité deux grands mouvements de civilisation en dehors d’elle-même ; elle a donné à l’Amérique [70] une technologie et à la Russie une idéologie. Ce à quoi nous assistons aujourd’hui, et il n’est pas paradoxal de penser que l’intensification en profondeur de ce mouvement se fera sentir dans l’avenir, c’est au dynamisme de l’idée et au statisme de la technologie, c’est-à-dire au dépassement de la technologie par la doctrine. Ce n’est pas à moi que revient la tâche de prendre parti pour ou contre l’atrophie de l’idéologie américaine, quelle qu’elle puisse être. Cependant, pour revenir à Deutscher, il est permis de penser que l’une des constantes de l’évolution intellectuelle de l’Amérique, c’est que les Américains croient, dans une large mesure, que la puissance technologique peut remplacer l’idéologie. Ce que l’Amérique nous propose, c’est une forme sublimée de machinisme (et je ne crois pas cette simplification abusive ; essentiellement, c’est de cela qu’il s’agit) qui agira comme panacée universelle. Pour tout dire, la machine et le niveau de vie se devront d’éteindre au cœur de l’homme un besoin philosophique qui ne trouve la paix que dans l’avènement de la justice. Bien sûr, l’idéologie totalitaire de l’Union soviétique a dévoyé ce besoin ; il n’en reste pas moins que cette tendance profonde existe et qu’il faut en tenir compte. Le statisme idéologique américain a permis à l’Amérique, dans une conjoncture historique exceptionnelle, de se consacrer entièrement à ce que l’on appelait autrefois « la recherche des biens de ce monde » et l’importance de son immobilisme commence à peine à se faire sentir. Par ailleurs, ce qu’il y a de dynamique et de vrai dans la pensée socialiste pénètre et est même parvenu jusqu’à nous. Nous ne sommes plus coupés des courants d’idées qui transforment le monde ; nous devrons, un jour ou l’autre, choisir, nous aussi, ne serait-ce que par souci d’intégrité culturelle. Pour rester ce que nous souhaitons être, nous devrons évoluer dans un sens contraire à l’Amérique, dans le présent, quitte à lui avoir servi de précurseurs dans l’avenir. Ce terrain est excessivement mouvant et je ne fais que jeter ici quelques jalons qui pourront peut-être servir à votre réflexion. Mais ce qui me semble important, c’est qu’il nous convient d’allier un idéal français de vie, ce qui revient à dire, tenter de se rattacher à la tradition humaniste européenne, au progressisme social et philosophique. Je ne fais pas un appel au passé, mais à l’avenir. Je ne dis pas : il faut sauver la civilisation gréco-latine au Québec, telle que l’on a enseigné qu’elle était. Cela, c’est se condamner à l’immobilisme et à la réaction dans tous les domaines. Par contre, je ne dis pas non plus : il faut, pour grandir, se rattacher à la civilisation technologique américaine, car je crois que cela aussi, c’est le passé, quoique celui de demain. Enfin, je ne dis pas : c’est dans l’Union soviétique que l’idéologie humaniste européenne a trouvé son accomplissement. La transformation de cette idéologie en totalitarisme et en impérialisme est un fait historique qui nous fait horreur. Ce que je dis, c’est que nous sommes Français et que la continuité française est en nous et qu’il est impossible, dès qu’il s’agit d’idées, de séparer le dynamisme intellectuel créateur de la condition de Français. Nous, Canadiens français, l’avons fait pendant deux siècles et nous avons [71] trahi notre destin. Ce que je dis, c’est que nous ne serons nous-mêmes que le jour où nous aurons choisi d’accomplir une synthèse objective, au niveau de la culture, de l’humanisme et du socialisme. Nous n’avons pas été amenés sur ce sol ingrat pour être dévorés et nous le serons, au vingtième siècle, si nous n’acceptons pas d’être à la fine pointe du combat pour l’esprit, en termes contemporains. Il n’y a pas d’autre issue.

Le problème fondamental de l’avenir culturel du Canada français est donc celui du choix. Dans l’ensemble, les nations choisissent ce qu’elles seront depuis ce qui procède d’elles ; elles rejettent ce qui ne correspond pas à leur nature, mais les éléments du choix sont ceux qu’elles ont elles-mêmes choisis. Pour l’essentiel, nous sommes libres, en dépit de la pression psychologique constante qui s’exerce sur nous. Ce qui importe, c’est que nous sachions quitter le provincialisme nord-américain et nous ouvrir sur un monde autre. Nous sommes malgré nous obnubilés par l’Amérique, dont le grand art a été de créer l’illusion que ce qui ressortissait à sa culture était par le fait même universel ou, comme disent les Américains, international. Cette affirmation d’universalité est le fait de la propagande, non de la réalité. Ce n’est pas parce que certains aspects du provincialisme s’étendent à tout l’univers qu’ils en deviennent, d’une manière automatique, universels. C’est un peu, avouons-le, ce qui se passe dans le cas de l’Amérique. En un mot, c’est tout l’avenir culturel de notre nation qui est en cause. Je crois que les transformations auxquelles nous assistons dans le Québec aujourd’hui, cette sorte de prise de conscience collective, encore informe, dont nous sommes à la fois les témoins et les agents, ne procède pas seulement des raisons nationalistes dont nous abreuvent les journaux. Il y a plus que ce sentiment primaire chez les Canadiens français. Il y a surtout que notre lutte, sur le plan de l’universel, est symbolique et que, sur ce champ de bataille intellectuel et social, ce sont deux conceptions du monde qui s’affrontent. Si nous continuons à situer notre lutte d’affirmation nationale au seul niveau d’un canadianisme historique, et donc au niveau d’une sorte de nationalisme désuet, nous faussons et rapetissons la perspective historique dans laquelle nous sommes engagés. Nous acceptons la diminution.

Quoi qu’on en dise, l’étau n’est pas canadien-anglais ; il est américain et le rôle prépondérant que joue l’Amérique dans l’économie de notre nation n’est que le symbole d’une sujétion plus grande, à venir. Je ne veux pas sombrer dans un anti-américanisme de mauvais aloi, que réprouve la civilisation à laquelle j’appartiens. Il s’agit d’un problème de la plus haute importance, qui est celui de l’avenir des Canadiens français. Il ne faut pas craindre de souligner les forces qui sont dans le jeu et d’énoncer ce que l’on croit que l’avenir donnera. Il existe encore chez les Canadiens français une unité interne, qui se traduit par la volonté de retourner aux sources de ce qui nous a permis d’être. La seule puissance qui peut effacer cette volonté, c’est l’Amérique. En un sens, nous sommes disponibles et, mise à [72] part cette unité interne, encore informes. Où que nous tournions les yeux, l’Amérique est présente, l’Europe absente. C’est dans la mesure où l’Europe, et ce qu’elle représente de dynamisme, d’amour des idées, de courage dans la recherche de solutions neuves, pour tout dire d’esprit créateur, c’est dans la mesure où cette Europe sera au milieu de nous, que nous échapperons à l’emprise de ce qu’il y a de sclérosé sur le plan du devenir intellectuel en Amérique et que nous tournerons le dos à un passé qu’il est grand temps d’abandonner aux morts.